

3-de l'Indochine à Dien Bien Phu-(la guerre d'Indochine).

Phu 1945 l'Europe est libérée, à l'Est par les Soviétiques, à l'Ouest par les alliés, l'URSS installe sa domination sur la partie Est d'abord pour garantir sa sécurité puis y crée des démocraties populaires qu'elle contrôle étroitement. Staline a profité du moment pour installer dans les pays libérés par ses troupes des gouvernements dominés par les communistes locaux. Un rideau de fer s'est installé entre Est et Ouest.

Les Américains, qui redoutent une expansion du communisme dans toute l'Europe décident de protéger sa partie Ouest de la menace soviétique.

En découle, en 1947 la "doctrine Truman" (doctrine du containment ou de l'endiguement du communisme).

Son application économique - le plan Marshall de 1947 aide l'Europe de l'Ouest à se reconstruire.

Son application militaire - le Pacte Atlantique de 1949, alliance militaire défensive entre les Etats-Unis et l'Europe de l'Ouest, les EU s'engagent durablement sur le territoire européen. L'OTAN est créé la même année.

En face, l'URSS réplique en signant le Pacte de Varsovie avec les "démocraties populaires", qu'elle contrôle entièrement.

En France, le général de Gaulle et son gouvernement prennent la décision de l'envoi en Indochine d'un **corps expéditionnaire** (août 1945), afin d'y rétablir la souveraineté française, sous le commandement du **général Leclerc**. Le 16 août de Gaulle nomme le vice-amiral **Georges Thierry d'Argenlieu** Haut-commissaire de France et commandant en chef pour l'Indochine avec la mission de rétablir la souveraineté française dans les territoires de l'Union Indochinoise. Un problème se pose, l'acheminement des troupes, il n'est alors pas possible de compter sur les Américains qui épaulent d'ailleurs la révolution vietnamienne. Les Anglais font de leur côté preuve de coopération. Ce n'est que début octobre que débarquent les premières troupes françaises. Le général Leclerc ne dispose que du **CLI/5ème RIC**, 1700 hommes, détachement restructuré en trois unités à l'effectif d'un bataillon chacune, en vue d'un débarquement aéronaval.

-Commando 1 (**Lacroix**)

-SAS bataillon (**Ponchardier**)

-Commando 2 (**Guennebaud**)

-plus deux unités, les compagnies A et B.

La Cie A est aérotransportée le 12/9 à Saïgon, elle tient la ville face aux insurgés, encadrés par les Japonais, après avoir réarmé les prisonniers. Ils ne peuvent pas éviter le massacre de la cité Hérault.

La Cie B intervient au Siam

Le 2/10 le gros du CLI débarque, suivi le 25/10 par le groupement Massu de la 2ème DB. Petit à petit, ils reprennent pied en Cochinchine, au Cambodge, au Laos.

Le 1er juillet le **CLI/5ème RIC est dissous** après avoir combattu en Indochine depuis 1944. Ses unités ont été citées quatre fois à l'ordre de l'Armée, lui ont été attribuées, 225 citations individuelles et 30 médailles de la Résistance. Il a perdu 20% de son effectif. Ses cadres, après dissolution ont formé l'ossature du 3ème bataillon de chasseurs Laotiens et rapatriés en métropole ils ont formé celle des deux premiers bataillons de Parachutistes Coloniaux.

A la demande du général Leclerc, **des bataillons de parachutistes** sont formés en France. A partir du **2ème RCP-SAS- lieutenant-colonel Paris de Bollardière**, des volontaires sont trouvés pour former la **1ère demi-brigade de parachutistes SAS**, un premier bataillon est mis sur pied, il débarque à Saïgon en février 1946, suivi d'un second bataillon. Ces deux unités interviennent au Laos, Cambodge, au Tonkin où ils prennent part aux combats de dégagement du port de Haïphong et de la libération de Nam-Dinh ou des éléments du 6ème Régiment d'Infanterie Coloniale sous les ordres du commandant Daboval on subit un siège du 19/12/1946 au 11/3/1947 soit quatre vingt deux jours.

En janvier 1946, l'élection d'une assemblée vietnamienne élit Ho Chi Minh président de la république démocratique du Vietnam, une négociation a lieu (le 6 mars) entre lui et **Jean Sainteny**, représentant de Thierry d'Argenlieu pour aller vers des accords qui doivent mener à faire du Vietnam un état libre au sein de l'Union française et de la fédération indochinoise et aussi permettre le retour des troupes françaises au Tonkin pour prendre la relève des troupes chinoises.

15.000 hommes sont embarqués sous le commandement du général Leclerc, ils sont accueillis à leur arrivée à Haïphong par des tirs nourris chinois de mitrailleuses de mortiers et d'artillerie, après riposte au canon lourd les Français débarquent.

Durant cette période, Ho Chi Minh qui a le choix entre Chinois et Français penche provisoirement pour la France car la Chine est pour les siens un ennemi héréditaire qui avait en plus mis la région en coupe réglée. Une coopération est prévue entre les troupes après le départ des Chinois mais sans cesse des incidents se répètent.



Photo-Le général Leclerc et Ho Chi Minh.

Ho Chi Minh venu en France le 27 juin pour participer à la conférence de Fontainebleau, n'y trouve pas d'interlocuteur valable.

Pendant ce temps, en Indochine, l'amiral Thierry d'Argenlieu encourage la création de la République autonome de Cochinchine, action considérée par Ho Chi Minh comme une violation des accords conclus en mars.

En octobre le Vietminh élimine les autres groupes nationalistes.

En faisant proclamer la république autonome indochinoise, d'Argenlieu, patron du général Leclerc écarte celui-ci. Depuis janvier le

général de Gaulle a quitté le gouvernement. Le général Leclerc qui avait compris la situation en Indochine était pour les accords de paix, le gouvernement français d'alors n'a sans doute pas souhaité traiter avec des communistes., il y avait peut être d'autres raisons, comme l'affaire des piastres par exemple.

Leclerc est rentré en France lors de l'épisode du **bombardement de Haïphong**. Le 23/11/1946, un incident douanier entre Vietnamiens et Français sert de prétexte à ce bombardement. Trois navires de guerre français participent à cette action, sur un ordre du général Valuy donné au colonel Debès. Ces bombardements ont fait de nombreuses victimes.

C'est le début de la guerre du Vietnam.

Le 19/12, commandé par **Vo Nguyen Giap**, le Vietminh attaque Hanoï par surprise, massacrant les civils français isolés et assiégeant de nombreuses garnisons. Ho Chi Minh lance un appel général à l'insurrection, des actions s'effectuent sur tout le territoire.

Janvier 1947-**une demi brigade de marche parachutiste** composée des **1er et 3ème bataillons du 1er RCP** arrive en Indochine. Aussitôt elle intervient à Haïphong pour dégager et protéger la voie ferrée Haïphong-Hanoï, son chef de brigade est le **lieutenant colonel Sauvagnac**.

1er bataillon-**commandant Vismes**

3ème bataillon-**commandant Fossey François**.



Hanoï-la centrale électrique est détruite, les Tu-16 encadrés par le vietminh et des Japonais par milliers se jettent à l'assaut des édifices militaires, massacrant les populations civiles. Lors de leur retrait, ils emmènent avec eux 300 otages dont personne n'entendra plus parler.

Ces scènes se multiplient partout, à Vinh, les Français qui vont être fusillés sont sauvés par l'intervention de l'administrateur René Moreau, ils sont gardés en otage huit ans.

Nam Dinh, le siège dure 82 jours, cette ville, l'une des plus belle et riche d'Indochine est transformé en champ de ruine ou rien n'est épargné par les révoltés. Là le bataillon du commandant Daboval est encerclé au plus près, certains de ses points d'appuis ressemblent à des îlots perdus au milieu de l'ennemi, même le PC est investi plusieurs fois de suite.

Le 4 janvier, la compagnie de paras du capitaine Ducasse (bataillon du lieutenant colonel de Bollardière) est larguée sur la ville. Est tentée aussi une opération amphibie qui débarque des légionnaires, paras et légionnaires restent sur place et le siège continue.

NAM DINH 1947- par le commandant Paul-Alain Léger ancien de la 1ere DBPC

(origine du texte- un vieux DLP (prêté par la section)

4 janvier 1947, une heure du matin. (selon Erwan Bergot, dans "la Coloniale" l'opération s'est déroulée dans la nuit du 5 au 6)

L'avion, un vénérable C47, certainement vétéran des opérations en Europe, s'élève lentement dans le crachin du ciel tonkinois. Les hélices, entraînées par les moteurs à plein régime, semblent découper de longs lambeaux dans la masse cotonneuse. Par la porte ouverte, le visage fouetté par le vent, j'entrevois à la faveur de quelques éclaircies les rues et les boulevards d'Hanoï jalonnés par les leurs fantomatiques des réverbères.

Inconfortablement assis sur les bauquettes de toile grise, boudinés par leurs équipements, les hommes de mon stick entonnent des chants paras dans lesquels il est vaguement question d'une certaine Suzon. Nous volons maintenant cap au sud-est vers la ville de Nam-Dinh ou la garnison composée d'un bataillon de coloniaux est encerclée depuis le 21 décembre par, dit-on, quelques huit mille viets. Retranchés dans les bâtiments de la cotonnière et du camp militaire, les hommes du commandant Daboval ont jusqu'à présent réussi à refouler tous les assauts. De nombreux civils, hommes, femmes et enfants français et vietnamiens se trouvent sous leur protection. Au milieu de la ville, une dizaine de soldats et un officier ainsi que d'autres civils sont enfermés dans les murs de la banque d'Indochine. Leur situation est d'autant plus grave qu'ils ne peuvent être ravitaillés ni en vivres ni en munition. Toutes les rues avoisinantes sont obstruées par les barricades solidement tenues par les VM. Les voies de communication, route et rail avec Hanoï et Haïphong sont coupées et le commandement français n'a pas les moyens suffisants pour monter une opération classique de dégagement.

C'est la raison pour laquelle nous avons quitté la douce moiteur de la Cochinchine pour nous retrouver plongés, quelques heures plus tard, dans la froide humidité du delta tonkinois. Notre mission principale est, après le saut, d'établir une tête de pont sur le canal qui borde la ville à l'est afin de permettre le débarquement de deux compagnies de légionnaires, d'une antenne chirurgicale et de deux chars légers du 1er chasseurs.

La zone de saut choisie est une bande de terrain marécageux s'étendant entre le canal et la voie ferrée. Les observateurs aériens nous ont assuré que la hauteur de l'eau ne dépassait pas quelques centimètres. Comme toujours, les moyens aériens mis à notre disposition sont réduits à la plus simple expression: neuf appareils C47 et JU52 pour transporter 350 paras et leur matériel dont celui de la section lourde que je commande. Je peste d'ailleurs à ce sujet contre la décision du commandement qui a jugé bon de remplacer au dernier moment mes lance-flammes par deux lance-roquettes.

Le parachutage comporte trois phases distinctes:

1-largage d'une section et de deux officiers (Slt Edme et Slt Legendre) chargés du balisage de la zone.

2-une heure plus tard, largage de la compagnie Ducasse comportant quatre sections (Lt Depont, Lt Josse, Slt Hebert, Slt Farron) et ma propre section.

3-une heure plus tard, parachutage de la compagnie Charvet et du PC du colonel.

Notre mission terminée en fin de journée, nous devons embarquer sur des chalands à fond plat de la marine et revenir à Hanoï ou

notre présence est souhaitée.

Le menton appuyé sur le sac de mon ventral, les yeux mi-clos, je tente de rassembler mes idées. C'est la première fois que j'utilise un parachute américain et ce pépin de secours ne me dit rien qui vaille. Le dorsal ne sera-t-il pas assez fiable? Malgré moi je regrette le bon vieux parachute britannique avec lequel j'ai fait mes classes et qui m'avait déposé sur les terres de France, de Hollande et du Laos. Je me sens oppressé. J'ai certainement dû trop serrer les sangles du harnais! C'est, du moins, ce dont j'essaie de me persuader. A l'extérieur, la lune s'est levée et sous l'avion l'échiquier des rizières scintille faiblement.

Debout! Accrochez! Mon camarade, le Sgt Bianqui, sourire éclatant sous ses moustaches brunes, me fait un clin d'œil complice et me place à la porte.

-J'ai l'impression que ça ne va pas être du gâteau! Fais attention à tes fesses en arrivant en bas!

Penché au dessus du vide, je sens brusquement se rétrécir mon estomac qui, transformé en une boule compacte, a une fâcheuse tendance à remonter vers mes lèvres. Du sol, de longues gerbes de traçantes montent vers l'avion. Au dernier moment, elles semblent s'incurver comme de grands reptiles agressifs. Quelques projectiles crépitent sur les tôles et le jeune aviateur qui se tient au fond de la carlingue paraît de plus en plus nerveux. Les paupières embuées de larmes par le vent des hélices, je distingue malgré tout nettement les contours de la ville. Bianqui, l'index pointé vers le bas, m'indique que nous survolons la DZ sur laquelle ne brille aucun balisage. Que sont devenus Edme et Legendre? Par dessus mon épaule droite, j'entrevois les visages tendus de mes hommes en position de saut. Dans l'appareil qui nous suit se trouvent les gaines de nos mortiers de 81, des lance-roquettes et le reliquat des paras de mon commando. Comment va s'effectuer notre regroupement avec le comité de réception qui semble nous attendre? N'aurait-il pas été préférable de sauter à quelques kilomètres, sur une zone plus calme? Le n'ai, heureusement, guère le temps de réfléchir plus longuement à ces graves questions. Après un passage au dessus de la ville nous survolons à nouveau la zone de saut. Sans trop m'en rendre compte je dégage mon pistolet de sa gaine de cuir et le place sur ma poitrine, à l'intérieur de ma veste de saut. Dans les poches inférieures, je sens la présence rassurante de deux grenades FI.

GO! C'est parti! Sensation fugitive de la courte chute libre, choc apprécié de l'ouverture du dorsal. Un bref coup d'œil à la voilure! Tout va bien de ce côté. C'est déjà ça, car pour le reste on peut trouver mieux. Le claquement déchirant des balles a remplacé le bruit sécurisant des moteurs de l'avion dans lequel je me trouvais quelques secondes plus tôt. J'ai la désagréable impression de me déplacer pendu à un fil au milieu d'un essaim de guêpes dangereuses. Ça n'est vraiment pas le moment de s'éterniser dans l'atmosphère. Le souffle court, je grimpe nerveusement le long d'un groupe de suspentes. La chute s'accélère. Le sol monte rapidement. Devant moi un groupe de pailotes entourées de bosquets sombres est illuminé par les lueurs sporadiques d'une arme automatique. Je me recroqueville de plus en plus et c'est dans la position du fœtus que je prends contact avec la terre gorgée d'eau de la rizière. Le nez au raz de la diguette, je tente vainement de m'extraire du harnais de mon parachute. Les sangles humides serrées à l'extrême par le choc à l'ouverture s'incrustent dans la chair de mes épaules. Impossible de faire fonctionner les mousquetons d'accrochage. Autour de moi le cirque continue! A une trentaine de mètres d'altitude, un parachute dérive au-dessus de ma tête. Emporté par le vent latéral il s'affale sur le groupe de pailotes. Des hurlements de fureur et de détresse s'élèvent aussitôt dans la nuit. Je n'ose penser au sort du malheureux para!

Des silhouettes sombres se découpent à une vingtaine de mètres. Elles se dirigent vers mon emplacement. Des vociférations en vietnamien ne me laissent aucun doute sur l'identité de mes visiteurs. Le canon de ma carabine définitivement coincée sous mon harnais me meurtrit le bas ventre. Fébrilement, je lance mes deux grenades. Explosions presque simultanées! Des éclats passent en vrombissant. Ma main droite gluante de bous plonge dans l'ouverture de ma veste et saisit maladroitement la crosse de mon pistolet. Plus rien ne bouge devant moi! Dans le vacarme des coups de feu il me semble entendre quelques gémissements. Mes FI ont dû faire des dégâts! Je n'en suis d'ailleurs pas plus fier pour ça et ma situation ne m'apparaît pas des plus enviables.

-ne bougez pas, on arrive!

Dans mon dos, la voix à l'accent rocailleux bien reconnaissable du sergent-chef Mas m'est plus agréable qu'une douce musique. Un soupir de soulagement gonfle ma poitrine! Je ne suis plus seul! Je me sens tiré vers l'arrière. Je comprends, qu'abrité derrière une diguette, il me hale vers lui en tirant la coupole de mon parachute. Le nez dans l'eau, je l'aide de mon mieux. Les parfums de la rizière ne sont pas très subtils et cependant je désirais m'y enfoncer plus profondément encore.

Une dernière traction et me voila basculé de l'autre côté de la petite élévation de terre.

-c'est vous, mon lieutenant!

Je compempe avec ravissement le sourire qui éclaire le visage boueux de mon sous-officier.

-merci, mon vieux, mais pour l'amour du ciel aidez-moi à me sortir de cette saloperie de pépin!

Autour de nous la fusillade s'est intensifiée, car, au feu de l'adversaire répond maintenant celui des paras. Peu à peu, des hommes de ma section nous ont rejoints. Il s'agit de retrouver les mortiers et les bazookas. Me référant à l'axe de largage, je décide de commencer les recherches. Pourvu que ces fichues gaines ne se soient pas trop enfoncées dans l'eau dont l'épaisseur, nous nous en apercevons immédiatement, dépasse par endroit le mètre. Quelques centimètres, avaient dit les aviateurs! Des armes automatiques viets balayaient toujours le terrain de leurs longues rafales. Quelques projectiles de lance-grenades doivent arriver également, mais ils ne paraissent pas exploser à l'impact sur l'eau. Au croisement de deux diguettes, nous rencontrons des hommes de la section Hebert dont l'un a trouvé une gaine de mortier.

J'ai l'impression que des groupes viets s'insinuent parmi nous en profitant de l'obscurité. J'en ai confirmation en tombant, une cinquantaine de mètres plus loin, sur des hommes vêtus de noir tranquillement occupés à récupérer des obus de 81. De véritables combats singuliers s'engagent dans la nuit. Nous restons maîtres du terrain mais, hélas, nous n'arrivons à récupérer que quelques obus. Mon radio n'a pas rejoint et je n'ai aucune nouvelle du déroulement de l'opération.

Le brouillard est brusquement tombé sur la DZ. Il nous met ainsi à l'abri des vues des tireurs viets. Le froid pénètre nos vêtements trempés et mes chaussures alourdies par la boue semblent peser des tonnes. Suivi de mes hommes, je me dirige tant bien que mal vers le point de regroupement où doit se trouver le capitaine Ducasse. Malgré des bains répétés, ma montre marche toujours et ses aiguilles indiquent six heures du matin. Une statue de boue noirâtre se dresse soudain devant moi! Je reconnais avec joie les lunettes posées sur le grand du Sgt Rigot. Il est tombé dans une marre de buffles et se demande encore comment il a pu en sortir. Le PC du capitaine est à quelques pas, au coin d'une usine, la SOCUM. Je rends compte à mon commandant de compagnie de la perte des armes lourdes et demande s'il ne serait pas possible d'obtenir des coloniaux un lance roquettes et des munitions. Satisfaction m'est donnée quelques minutes plus tard. La situation n'est pas brillante. Nos pertes sont lourdes et faute de visibilité, la compagnie Charvet n'a pas sauté. Un groupe de parachutistes a été aperçu dérivant vers la ville et nous n'avons aucune nouvelle d'eux.

La section Josse a essayé de percer en direction du canal mais a été refoulée avec des pertes. Le jour est maintenant levé. La fusillade s'est calmée et seuls quelques snipers viet réussissent un carton sur le groupe du Cdt du capitaine Ducasse. Un lieutenant de la garnison venu en liaison et un para s'effondrent abattus d'une balle dans la tête. La section Hébert nous rejoint, ramenant ses blessés et le corps du chef Bourrec également atteint par un tireur isolé. Les hommes harrassés s'allongent à l'abri des talus. Les LCM de la marine ne sont plus très éloignés car nous entendons distinctement les tirs nourris des armes de bord arrosant les rives ou sont embusqués les viets. Je reçois l'ordre d'occuper les bâtiments de la SOCUM et d'appuyer de mes feux les sections Josse et Farron qui repartent à l'assaut du débarcadère. J'installe ma section au premier étage de l'usine dans une immense salle encombrée de métiers à tisser. Par les larges baies dont les vitres jonchent le sol nous avons une vue assez large sur la zone s'étendant jusqu'au canal.

J'aperçois les paras de Josse, progressant par bonds successifs, comme à la manoeuvre! Mes FM lachent de longues rafales sur les ouvertures des maisons et sur le blockhaus dans lequel sont retranchés des viets. Un hurlement de joie salue le tir de Teste, mon tireur au bazooka. La fusée a pénétré droit dans l'embrasure et a explosé à l'intérieur. Avec la hausse 200 c'est vraiment un jolu coup! Soudainement, la salle résonne sous les impacts de projectiles ricochant sur l'acier des machines. Un homme, une balle dans la cuisse s'abat sur le sol, aussitôt secouru par des camarades. Les viets qui ont occupé les étages supérieurs des maisons situées sur notre gauche, nous tirent dans le dos. Nous nous précipitons à l'abri des métiers et du mur opposé. Un coup d'oeil prudent, immédiatement salué par le miaulement d'un projectile, me permet de voir les entassements de sacs de sable sur les rebords des fenêtres, de l'autre côté de la rue. Il nous sera impossible de bouger si nous ne réussissons pas à neutraliser les tireurs d'en face. Teste est près de moi, une fusée engagée dans le tube de son arme. Je lui recommande de faire très vite car j'imagine les canons des fusils viets pointés dans notre direction.

Un coup de feu claue! derrière moi j'entends le bruit d'une chute. Le sergent chef Dufaure, voulant vraisemblablement observer le tir du lance-roquettes, a levé la tête au dessus du mur. Son cadavre gît, la tête éclatée par une 8mm. Le spectacle est insoutenable et dès cet instant je n'ignore pas qu'il me sera impossible d'obliger Teste à s'exposer. Ce dernier, le visage décomposé attend mes ordres. La peur au ventre, je lui arrache l'arme des mains et engage le tube sur le rebord de la fenêtre. Je suis incapable d'avaler le peu de salive qui me reste dans la bouche, l'arrière gorge d'finitivement obstruée. Au risque de me dégonfler, je comprends qu'il me faut ne pas réfléchir. Rapidement, je fais un quart de tour sur moi même tout en épaulant. En une fraction de seconde, mes doigts pressent la détente. Je sens le départ de la fusée dans le tube et me retrouve les fesses dans les gravats qui parsèment les dalles de la salle. Le gars d'en face a tiré également et sa balle a fait exploser le béton à quelques centimètres de mon visage. J'ai l'impression d'avoir un nez et des lèvres énormes. De l'autre côté l'explosion a soufflé l'intérieur de la pièce et un nuage de poussière s'élève au dessus des débris.

Nous nous empressons de descendre au rez de chaussée où je retrouve le Sgt Graziani un vieux camarade d'Angleterre. Je dois encore être très pâle car il m'offre une cigarette dont je savoure la fumée. Nous apprenons que les sections Josse et Farron ont atteint l'embarcadère et établi la tête de pont. Une détonation plus importante arrive jusqu'à nous. Un canon de 75 camouflé sur l'autre rive vient de tirer à bout portant sur un chaland de débarquement transportant un des deux chars. Des marins sont tués, le navire coule et des artificiers font sauter le char irrécupérable.

Nos pertes augmentent d'heure en heure. Le corps atrocement brûlé du Lt Josse est ramené par deux de ses hommes, les larmes aux yeux. Notre malheureux camarade a sauté sur une mine près de l'embarcadère.

11 heures du matin! En compagnie de la section Hébert, nous occupons une grande villa dominant un terrain vague sur lequel gisent de nombreux cadavres viets. La section Farron est passée par là! Posté dans l'angle d'une fenêtre, j'observe les toits et les terrasses. A une centaine de mètres j'ai soudain l'impression d'apercevoir un bras qui s'élève au dessus d'un mur. Instinctivement, j'épauler ma carabine prêt à faire feu à la prochaine apparition.

Stupéfaction! Le bras s'élève à nouveau prolongé d'une main agitant un béret rouge. Hébert, venu me rejoindre contemple le phénomène, une grimace de doute au coin des lèvres. Ami ou ennemi? Une tête apparaît lentement; les cheveux sont du plus beau roux. Il s'agit probablement d'un para appartenant au groupe disparu depuis le saut! Il faut le sortir de là! Accompagné de quelques hommes, nous nous engageons dans la rue menant à la maison. Cette rue, je la reconnais bien! Le souvenir de la mort du chef Dufaure remonte en moi sur fond de claquements. En effet les viets nous ont repérés et nous le font savoir à leur façon! Le dos courbé, progressant d'arbre en arbre, je me retrouve à l'entrée d'une petite impasse. Un spectacle d'horreur m'y attend! Les pieds à quelques centimètres du sol; le corps d'un jeune para pend, encore ligoté dans son harnais, la coupole du parachute accrochée à la corniche d'un toit. Une large tache sombre macule les pavés de l'impasse. Les viets se sont acharnés sur le malheureux qui n'a même pas pu se défendre.

Nous atteignons enfin la maison sur laquelle se trouve vraisemblablement notre rouquin. Teste qui me suit comme mon ombre pousse soudain un cri! Une balle vient de lui tracer un sillon sanglant sur le cuir chevelu. Heureusement plus de peur que de mal!

J'aperçois Hébert qui force l'ouverture d'une porte. Enjambant le rebord d'une fenêtre je me retrouve à l'intérieur du rez de chaussée. Les viets sont au dessus. Brusquement une explosion! Hébert vient de balancer une grenade dans la pièce mitoyenne. C'est une OF et j'ai le souffle coupé, les oreilles bourdonnantes! Les viets ont disparu en empruntant les trous ouverts dans tous les murs. Sur un petit balcon nous retrouvons notre homme. Le pauvre n'en mène pas large et on le comprend! D'une voix hachée il nous raconte son aventure: largué vers deux heures du matin, il a atterri sur la terrasse de la maison occupée par les viets. Ces derniers ne l'ont pas vu, trop affairés à massacrer ses camarades tombés dans les rues. J'ai l'impression qu'il se souviendra longtemps de l'opération.

Poursuivant prudemment notre progression, nous arrivons à la rue Francis Garnier où nous sommes rejoints par les éléments de la légion. Ils ont pour mission de dégager les militaires et les civils enfermés dans la banque d'Indochine. Nos paras ont atteint les limites de l'épuisement et nous recevons l'ordre de rester sur place. Curiosité de professionnels, Hébert et moi, décidons de suivre les légionnaires qui donnent l'assaut aux bâtiments de la SFAT, une usine de soieries, d'où arrivent un feu nourri. Le combat est acharné. De nombreux hommes, sont touchés. Les brancardiers, des coloniaux, sont admirables. Il règne un vacarme épouvantable, rafales et explosions se succèdent. Le char survivant, embossé au bout de la rue, tire obus sur obus. Pour ma part, je suis tellement erreinté que je ne réalise plus très bien la situation et à ma grande frayeur, je me surprends au milieu de la chaussée.

Le morceau est vraiment trop dur!Presque tous les chefs de groupe de la légion sont hors de combat et les jeunes dont c'est peut être le premier combat flottent dangereusement.L'ordre de repli est donné.

En position le long de la route qui relie la cotonnière à l'embarcadère,nous suivons des yeux la file de civils,hommes,femmes et enfants devant embarquer sur les bâtiments de la marine.Ce sera bientôt notre tour!J'ai une soif ardente,mon bidon ayant été percé par le projectile d'un tireur maladroit.

Je rêve,les lèvres sèches,d'une bière bien fraîche.Le capitaine Ducasse,notre commandant de compagnie,tellement apprécié chez les paras pourtant assez porté à la contestation,attend les instructions près du poste radio.J'observe son visage s'assombrir petit à petit lorsqu'il parcourt les lignes du message que vient de lui tendre l'opérateur.mauvaise nouvelle d'Hanoi!Une partie de notre effectif doit demeurer à NAM-DINH pour renforcer la garnison.Adieu la bière!

Une heure plus tard,les énormes portes clôturant le mur d'enceinte de la cotonnière se referment sur notre passage.Nous ignorons à cet instant qu'elles ne s'ouvriront à nouveau que 70 jours plus tard lorsque les survivant effectueront le dernière sortie afin de tendre la main à une colonne blindée venant du nord.

Pendant cette période,nous aurons,hélas,trop souvent l'occasion de faire le chemin menant au petit cimetière de la cotonnière pour accompagner un camarade dans son dernier voyage.

Paul-Alain LEGER

DLF juin 2009

Share

[Contact](#) [C.G.U.](#)
[commentés](#)

[Signaler un abus](#) [Articles les plus](#)